NOEL VINDRY

Mr ALLOU, JUGE D'INSTRUCTION

LE DOUBLE ALIBI

nrf

GALLIMARD

S. P.

LE DOUBLE ALIBI

8.Y2
81482
D. L
00586 12-1-35
A
B

DU MEME AUTEUR

Le Canjuers (N. R. F.).

M. Allou, juge d'instruction.

La Maison qui tue.

La Fuite des Morts.

Le Loup du Grand-Aboy.

Le Piège aux Diamants.

Le Fantôme de Midi.

La Bête hurlante.

L'Armoire aux Poisons.

Le Collier de Sang.

Le Cri des Mouettes.

A LA LIBRAIRIE GALLIMARD

NOËL VINDRY

LE DOUBLE ALIBI

nrf

Librairie Gallimard
PARIS — 43, Rue de Beaune

S. P.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie GALLIMARD, 1934.

CHAPITRE PREMIER

INQUIÉTUDE

Dans le village, on les appelait « les demoiselles Levalois », sans distinguer l'une de l'autre, parce qu'on n'avait jamais eu l'occasion de s'en occuper séparément. Elles sortaient et rentraient ensemble, du même pas menu; semblables étaient leurs rides, leurs cheveux d'un gris terne, leurs yeux sans expression; comment chacune des deux sœurs pouvait-elle reconnaître son chapeau et son manteau? Elles devaient les prendre au hasard.

Ainsi, peu à peu, Hortense et Gertrude n'avaient plus formé qu'un seul être à deux têtes, les « demoiselles Levalois ».

On les estimait dans le village, car elles possédaient juste ce degré d'aisance qui commande le respect sans provoquer la jalousie. Leur maison, un peu isolée au bout de la Grand'Rue, était petite, mais en bon état et fort proprement tenue. Point dépensières, certes, elles ne se montraient pourtant pas avares; elles n'auraient jamais rien donné

aux pauvres « qu'on ne connaît pas » mais réservaient chacune un sou pour la quête à l'église.

Quatre fois par an, elles prenaient le tramway pour Lyon, et rentraient à Limonest le soir, les bras chargés de menus paquets. Ces voyages constituaient, depuis soixante ans qu'elles étaient nées dans le pays, les seuls événements qu'on eût connus dans leur existence.

Non, pas tout à fait. Il y en avait eu un autre : dix ans plus tôt, elles avaient recueilli une vieille tante sans ressources.

Vieille, la mère Dorothée ne l'était pas tellement par rapport à ses nièces. Elle n'avait qu'une dizaine d'années de plus qu'elles, mais le travail l'avait usée prématurément.

Déjà, le soir lointain où les « demoiselles Levalois » l'avaient ramenée de Lyon, elle marchait toute courbée dans la Grand'Rue, s'appuyant sur une canne. Depuis, sa tête avait encore fléchi, et un second bâton s'était ajouté à l'autre. Elle se portait bien cependant, et, quelque temps qu'il fît, se rendait chaque matin à l'église, clopin-clopant.

On estimait beaucoup les demoiselles pour cet acte de charité, et d'autant plus que nulle prodigalité ne l'entachait : si la mère Dorothée était pauvre, elle devait avoir un jour quelque fortune. Son frère, un vieil avare lyonnais, lui laisserait certainement une somme importante. Ainsi, la générosité de ses nièces demeurait dans des limites raisonna-

bles, et les paysans de Limonest n'en concevaient que de l'estime.

***

Ce soir-là, comme d'ordinaire, les demoiselles préparaient la table pour le dîner. Mais comme c'était un jeudi, elles disposaient un quatrième couvert. Trois fois par semaine, en effet, il y avait un invité, toujours le même naturellement.

Et à ces occasions, ou Gertrude ou Hortense ne manquait jamais de dire à haute voix :

— Nous allons sortir la belle argenterie.

C'était un compliment adressé à leur tante. Celle-ci, en effet, avait recueilli de ses parents douze couverts à ornements compliqués, dont elle n'avait jamais voulu se défaire, même aux plus mauvais jours. Son mari, un ivrogne, avait dilapidé tout le mobilier; mais jusqu'à sa mort, elle était parvenue à lui soustraire cette argenterie, souvenir du temps où elle vivait chez des parents aisés, et à laquelle, peu à peu, elle avait attaché un prix inestimable. Ces douze couverts étaient les garants de sa dignité, et souvent elle ouvrait le tiroir pour les contempler avec amour.

Aussi ses nièces ne manquaient-elles jamais de les utiliser les soirs où venait dîner le « notaire ».

Il ne s'agissait pas du notaire de Limonest. Ce titre avait été donné au sieur Epice-

vieille, de confiance, parce qu'il répétait dans chaque conversation :

— Du temps où j'avais la responsabilité de cette grosse étude, une des premières de Lyon...

On en concluait qu'il avait été notaire. A la vérité, il n'avait jamais dépassé les fonctions de second clerc.

Mais son physique, plus encore que ses paroles, pouvait faire illusion. Grand, maigre et sec, très droit malgré son âge avancé, il ne sortait jamais que vêtu d'une longue redingote, avec un col démesuré entouré d'une cravate blanche.

On aurait pu être surpris qu'un ancien notaire de Lyon se fût retiré à Limonest, dans un minuscule appartement, sans le secours même d'une domestique; préparant lui-même ses repas, qui ne devaient pas être bien abondants, à en croire l'épicière. Mais ses paroles étaient si graves, si mesurées, son aspect si sévère, qu'on oubliait le reste, et que pour tous, Epicevieille était devenu le « notaire ».

Naturellement, à son arrivée, cinq ans plus tôt, il avait été rendre visite aux « notables » du village. L'impression générale avait été excellente, mais nulle part aussi bonne que chez les demoiselles Levalois. Il leur avait donné quelques conseils financiers, qui avaient très bien réussi; depuis, elles le considéraient comme un grand homme, et c'est ainsi que trois fois par semaine elles le recevaient à leur table.

INQUIÉTUDE

Ce soir-là, ainsi que d'ordinaire, il arriva ponctuellement, comme le premier coup de sept heures résonnait au clocher.

On se mit à table. Tour à tour, Hortense et Gertrude assuraient le service. Les plats étaient copieux, et, chaque fois que l'un d'eux apparaissait, le « notaire » ne manquait pas de prononcer avec componction :

— Vous allez me faire faire de graves imprudences.

Il en commettait en effet, si, comme il l'affirmait à l'épicière, il lui était vraiment ordonné par les médecins de ne presque rien manger. Chez les demoiselles, il dévorait aisément la moitié d'un poulet.

— Votre cuisine est si bonne... expliquait-il.

— La nourriture bien préparée n'a jamais fait de mal à personne, répliquait ou Hortense ou Gertrude, et parfois toutes deux ensemble.

Il en fut de même ce soir-là. Le repas terminé, Epicevieille s'apprêtait à le digérer paisiblement, dans le vaste et moelleux fauteuil qui lui était réservé.

Mais à son grand ennui, il entendit proférer la demande qu'il craignait le plus :

— Expliquez donc à notre tante, maître, ce qu'il faut penser de son neveu Gustave.

Il ne se passait guère de mois que cette requête ne lui fût adressée. Le « notaire », alors, poussait un soupir, effaçait de son visage la béatitude de la digestion, la remplaçait par

un air sévère et majestueux, et commençait d'une voix grave :

— Il est certain, madame, que votre neveu n'est pas un sujet très recommandable.

Cette périphrase, si sévère qu'elle parût, était cependant indulgente. Gustave Allevaire méritait l'appellation de malfaiteur.

Non qu'il eût encore commis de crime. Ses méfaits étaient moins graves, mais nombreux, et évoluaient entre le vol, l'abus de confiance et l'escroquerie. A quarante ans, il avait de ces chefs, subi huit condamnations, dont trois à plus de trois mois d'emprisonnement.

Ce nombre était, pour lui, particulièrement redoutable. Car, à la prochaine, il encourait la relégation. Cette peine accessoire, qui consiste dans la détention à la Guyane, a été prévue en effet pour les récidivistes incorrigibles, et accompagne notamment la quatrième condamnation à plus de trois mois de prison pour vol; elle est redoutable, son application se rapprochant des travaux forcés.

Cette conduite, comme on le pense, avait fait le désespoir des dignes demoiselles. Gustave Allevaire était leur cousin germain. Et tout autant que le mépris des lois morales, elles blâmaient la déconsidération qu'il pouvait attirer sur la famille.

Au début, elles avaient été courageuses, avaient reçu chez elle le malfaiteur durant ses périodes de misère. Puis elles avaient craint que dans le village, on ne finît par connaître son nom et ses aventures, son degré de pa-

renté, et elles s'étaient montrées plus réservées dans leur accueil; le danger du discrédit ne compensait plus le plaisir qu'elles éprouvaient, à prêcher la morale et à se donner en exemple.

Elles avaient même décidé de ne plus le recevoir du tout, peu avant que leur tante Dorothée ne vînt loger chez elles. Mais leur résolution avait été mise à néant par l'entêtement de la vieille femme.

Cet entêtement ne pouvait se comparer qu'aux forces de la nature, puissantes, aveugles et obstinées. La mère Dorothée ne pouvait imaginer son neveu sous d'autres traits que ceux de l'enfant qu'elle avait élevé jadis. Pour elle, il n'avait pas grandi, et par conséquent pas changé.

Depuis quinze ans, sa vue ne lui permettait pas de lire un journal, et elle ne connaissait du monde que ce qu'on lui racontait. Quand il s'agissait de Gustave, elle écoutait ses cousines en branlant la tête, et concluait enfin :

— Tout ça, ce sont des calomnies. Comment voulez-vous que ce petit, avec ses grands yeux bleus, ait fait des choses pareilles? On l'a condamné à tort.

En vain Hortense et Gertrude lui exposaient que le « petit » était maintenant un robuste gaillard, Dorothée refusait de corriger ses souvenirs. Et elle avait déclaré tout net qu'elle retournerait dans sa mansarde, si l'on refusait de lui laisser voir son neveu.

Il ne se passait guère d'année que celui-ci

n'apparût. C'était, en général, lorsqu'il sortait de prison. « Il venait, disait-il, se retaper huit jours en famille. »

A vrai dire, sa présence n'était pas désagréable par elle-même. Allevaire se montrait doux et même serviable, écoutant les sermons avec résignation, entourant sa tante d'attentions charmantes.

Mais les voisins s'intéressaient trop à cet homme toujours souriant, au visage sympathique, vêtu avec élégance, qui parlait peu et dont ils ignoraient le nom.

— C'est un de vos parents? demandaient-ils aux demoiselles.

— Très éloigné, très éloigné... Il est dans les affaires...

Dès qu'Allevaire était parti, elles commençaient de morigéner leur tante.

— Nous l'avons échappé belle... Mais tout le monde nous interroge... on s'étonne de notre silence... c'est un gredin, ma tante! Il finira par faire ici un mauvais coup!

— Oh! le pauvre petit! gémissait Dorothée.

Et cela durait depuis dix ans.

Les demoiselles, dès l'arrivée d'Epicevieille, avaient essayé de son autorité pour vaincre cet entêtement. Mais son prestige, aux yeux de la vieille femme, n'était point assez fort pour lutter contre les souvenirs. Hortense et Gertrude s'acharnaient néanmoins, et, depuis cinq ans, il ne s'écoulait guère de mois que l'une d'elle ne répétât la formule rituelle :

— Expliquez donc à notre tante, maître, ce qu'il faut penser de son neveu Gustave.

Et chaque fois, après un soupir, le « notaire » commençait :

— Il est certain, madame, que votre neveu n'est pas un sujet très recommandable.

Il ajoutait ensuite quelques précisions, en des phrases qu'il récitait maintenant de façon machinale, toujours sous la même forme, et en pensant à autre chose.

Ce soir-là, pourtant, il y eut une variante. Après l'énoncé des méfaits choisis une fois pour toutes, Epicevieille ajouta, de sa même voix lente et solennelle :

— D'ailleurs, je m'étonne de ne pas le voir chez vous. Il est dans le voisinage.

— A Limonest? s'écrièrent ensemble les deux vieilles filles.

— Pas exactement, à quelques kilomètres. Je l'ai aperçu cet après-midi dans Champagne, de loin, lors de ma promenade quotidienne.

— Oh! il n'est pas venu me voir! gémit Dorothée.

Ce mot provoqua les exclamations les plus violentes; Hortense et Gertrude, sortant de leur réserve habituelle, criaient en même temps :

— Ah! bien, ce n'est pas nous qui le regretterons... Il a dû comprendre que ses visites nous déplaisaient... Heureusement, la dernière fois, nous avons été assez désagréables... Il a deviné que nous le mettrions à la porte...

— Le pauvre petit, où va-t-il coucher? disait seulement la vieille.

— Je n'en sais rien, madame, lui répondit Epicevieille. Je ne lui ai pas parlé, et je ne crois même pas qu'il m'ait aperçu.

— Maître, supplia Hortense, ne révélez à personne notre lien de parenté!

— Oh! mademoiselle, protesta le « notaire » avec dignité, j'ai l'habitude du secret professionnel.

Dix heures sonnaient; au dernier coup il se leva et se retira majestueusement.

Les demoiselles passèrent à la cuisine, pour laver la vaisselle.

— Je n'aime pas beaucoup ce voisinage, dit Hortense à sa sœur. Gustave connaît la maison, il lui serait facile de faire un mauvais coup...

— Oh! affirma Gertrude, il ne viendra jamais voler là où habite sa tante. Si gredin qu'il soit, il l'aime sincèrement.

— Tu es trop indulgente, ma pauvre Gertrude. Ces individus, aucun sentiment ne les retient. Tiens, c'est comme le fils Libot...

D'autres commérages les détournèrent de leurs préoccupations.

CHAPITRE II

UNE ÉTRANGE NOUVELLE

Ce fut vers une heure du matin qu'Hortense entr'ouvrit doucement la porte qui communiquait avec la chambre de sa sœur. Sur la pointe des pieds, elle s'approcha du lit, et murmura :

— Gertrude...

L'autre ouvrit les yeux; elle allait interroger à voix haute, mais Hortense ajouta dans un souffle :

— Chut... écoute...

Malgré leur âge, elles avaient gardé l'oreille fine. Dans le silence de la nuit, on entendait marcher au rez-de-chaussée.

— C'est peut-être la tante Dorothée... murmura Gertrude.

— Peut-être... allons voir dans sa chambre.

Cette pièce aussi communiquait avec les autres. Silencieusement, les deux vieilles filles y entrèrent, s'approchèrent du lit : leur tante y était couchée.

Elles lui touchèrent l'épaule; elle se dressa brusquement :

— Qu'y a-t-il?

— Chut! Ecoutez.

La vieille se tut quelques instants, puis, serrant les mains de ses nièces, prononça d'une voix angoissée :

— Le parquet craque, en bas... Mais souvent les meubles, la nuit...

— Vous n'y songez pas, ma tante. Pas avec cette continuité! Il y a quelqu'un dans la maison...

— Nous sommes perdues! gémit Gertrude.

— Mais non, voyons, répliqua sa sœur, plus énergique. Nos portes sur le couloir sont fermées à clef...

— Il a bien ouvert celle de la maison!

— Tu n'avais donc pas mis le verrou intérieur? demanda Dorothée.

— Il me semble que si...

— Moi aussi, d'ailleurs, il me semble l'avoir fermé.

— Comment! s'étonna Dorothée, vous ne l'avez pas fermé toutes les deux, pourtant?

— Je ne sais plus bien, avoua Gertrude. Tantôt c'est ma sœur, tantôt c'est moi...

— Vous comptez l'une sur l'autre, et il reste ouvert! Mon Dieu, qu'est-ce qu'il va arriver! Ah!

Ce dernier cri avait été provoqué par un bruit nouveau, métallique.

— On vole mon argenterie... gémit Dorothée.

Hortense était la plus énergique des trois femmes. D'instinct, les deux autres s'accro-

chaient à elle, comme si elle eût pu les protéger. Mais elle ne faisait rien d'autre que de leur recommander de ne point élever la voix : le malfaiteur, surpris, pouvait les tuer toutes!

Cette menace n'eut pas du tout l'effet qu'on en pouvait attendre. Depuis un moment, Gertrude, plus nerveuse, sentait l'angoisse qui lui serrait la gorge; il lui semblait qu'elle ne pourrait même plus appeler; à cette évocation d'un meurtre, elle eut un effort désespéré, comme pour se libérer d'un bâillon, et poussa un grand cri!

Alors, les deux autres se mirent soudain à lancer de toute leur force des appels au secours.

Elles s'arrêtèrent net au bruit de la porte qui, en bas, se refermait en claquant.

— Il a fui! dit Dorothée.

— Il a fui! répétèrent les deux sœurs.

— Nous l'avons échappé belle! reprit Hortense. Avec les fenêtres et les volets fermés, personne n'aurait pu nous entendre!

— Personne! gémit Gertrude en écho.

— Mais est-il bien parti? demanda Dorothée.

— Il me semble.

Elles écoutèrent longtemps en silence. Non, il n'y avait plus le moindre bruit dans la maison, l'homme s'était vraiment enfui.

— Si nous allions voir... proposa Hortense au bout d'un moment.

Mais, à ce mot, les deux autres femmes recommencèrent à se cramponner à ses bras.

— Non! non! ne bougeons pas... on ne sait jamais...

Ce ne fut qu'à l'aurore qu'elles se décidèrent à descendre.

⁂

Au premier coup d'œil, le désastre apparaissait. Le tiroir du buffet était ouvert, et l'argenterie de la tante Dorothée ne s'y trouvait plus.

— Il l'a prise! Il l'a prise! gémit-elle.

Ses nièces n'eurent que le temps de la soutenir, de lui avancer une chaise. Elle s'y écroula et se cacha le visage dans les mains. On n'entendait plus que ces mots, obstinément répétés :

— Mes couverts d'argent! Mes couverts d'argent!

— Mon Dieu! s'écria Gertrude, il a fracturé aussi le bureau... Nos cinq mille francs!

Déjà Hortense se dirigeait vers le meuble, l'ouvrait, fouillait un tiroir.

— Oui, dit-elle, il les a pris... C'est heureux que j'aie eu la précaution de ne pas tout mettre là.

Le plus gros de leurs économies, en effet, étant dans la chambre d'Hortense, dans la cachette rituelle de toutes les vieilles filles, sous le matelas.

— Et c'est une chance, ajouta Gertrude, qu'il y ait quand même eu là une certaine somme; le cambrioleur a cru que c'était tout

ce que nous gardions, il n'a pas cherché ailleurs; sinon, il montait dans nos chambres.

A cette évocation, les deux sœurs firent un grand signe de croix.

Quant à Dorothée, elle n'écoutait rien, et ne faisait que répéter :

— Mes couverts d'argent! Mes couverts d'argent!

Ce malheur seul semblait l'atteindre.

Soudain, Gertrude poussa un cri.

— Ma tante! Il n'a pas tout pris!

La consolation était bien faible, et il fallait la naïveté de Gertrude pour la lancer sur ce ton de triomphe. Il ne restait, en effet, que deux cuillers.

Elles gisaient sur le sol, à côté d'une chaise. On comprenait que le voleur, ayant installé près de là son butin pour le placer dans un sac, avait été dérangé par les cris des femmes, et avait, en fuyant, renversé et laissé là ces deux pièces.

Déjà Dorothée s'était levée et, s'appuyant sur ses cannes, se dirigeait vers ce qui subsistait de son trésor. Mais Hortense l'arrêta :

— N'y touchez pas, ma tante.

— Pourquoi?

— Il faut que la police les examine. Il y a peut-être des... comment dit-on, Gertrude? Tu sais, des journaux en parlent quelquefois...

— Des empreintes digitales?

— Oui, c'est ça. Il ne faut plus rien toucher ici. Dès qu'il fera grand jour, j'irai prévenir les gendarmes.

Dorothée retourna s'asseoir et recommença à pleurer.

— Tu avais peut-être raison... murmura Gertrude à l'oreille de sa sœur.

Elle n'était qu'à moitié convaincue. Si mauvaise que fût son opinion sur leur cousin, elle répugnait à croire qu'il eût dévalisé sa tante, lui eût pris les choses auxquelles elle tenait le plus, alors qu'elle avait toujours été si bonne pour lui.

Mais Hortense répliqua sèchement :

— La voie du mal, Gertrude, n'est limitée par aucune borne.

Gertrude reconnut une phrase d'un sermon, et respectueuse, ne répliqua pas.

***

Le brigadier de gendarmerie, averti par Hortense, était arrivé.

— Alors, soi-disant, un homme se serait introduit clandestinement dans cette maison?

L'accent corse donnait aux mots un certain relief, et, de façon machinale, Gertrude répéta :

— Clandestinement, oui, monsieur.

— Et comment a-t-il pénétré?

— Par la porte...

— Naturellement! Il n'a pas passé à travers la muraille! Mais vous ne fermez donc pas, le soir?

Les deux sœurs se regardèrent.

— D'habitude, c'est Gertrude... murmura Hortense.

— D'habitude, c'est Hortense... disait en même temps Gertrude.

— Il faudrait vous entendre! s'écria le brigadier. Quelle est celle qui ferme d'ordinaire?

— Toutes les deux, déclara Gertrude, conciliante.

— A la bonne heure! Voilà une enquête qui va être facile!

Le brigadier s'énervait.

— Enfin, vous, mademoiselle (il s'adressait à Gertrude), avez-vous, oui ou non, fermé le verrou intérieur, hier soir?

— Il me semble que oui...

— Et vous, mademoiselle?

— Il me semble aussi...

— Maintenant, ajouta Gertrude, timide devant la colère du gendarme, je confonds peut-être avec avant-hier... Toutes nos soirées sont tellement pareilles...

— N'en parlons plus! coupa le brigadier en haussant les épaules. L'homme a-t-il laissé quelques traces de son passage?

— Deux cuillers, gémit Dorothée, deux de mes cuillers. Regardez si elles étaient belles!

— J'ai défendu qu'on y touche, intervint Hortense; n'ai-je pas bien fait, brigadier?

— Certes, mademoiselle. Elles peuvent révéler des empreintes.

Dans sa grosse main, il les saisit avec délicatesse, l'une après l'autre, et les regarda à jour frisant.

— Parbleu! c'est magnifique! Il y a là un doigt admirablement placé, juste sur les initiales! Il ne faut pas perdre une minute. Je vais descendre moi-même à Lyon avertir le procureur, qui me commandera sans doute de porter cette cuiller à la Sûreté. Ils ont les fiches anthropométriques de tous les malfaiteurs de la région! Ce sera un jeu d'enfant de le découvrir.

***

— Oui, un jeu d'enfant, répétait deux heures plus tard l'inspecteur de police mobile, délégué par le juge d'instruction. La Sûreté nous a immédiatement renseignés. Le voleur est un vieux cheval de retour, on le rattrapera vite.

Il s'exprimait ainsi dans la villa même des sœurs Levalois, et les trois femmes l'écoutaient avec respect.

— Comment s'appelle-t-il? demanda enfin Dorothée d'une voix faible.

— Gustave Allevaire.

La vieille femme tomba évanouie, sans même un cri, comme si on l'eût assommée.

Tandis que ses deux nièces s'affairaient, lui aspergeant la figure d'eau, lui faisant respirer du vinaigre, l'inspecteur restait impassible, les sourcils froncés.

Quant Dorothée fut ranimée, il demanda d'un ton ferme :

— Vous le connaissez donc?

— Non... dit Hortense.

Mais, dans le même moment, Gertrude avait un signe affirmatif.

— Allons, parlez! Qui est-ce?

Il fallut tout avouer. Gertrude s'était mise à pleurer.

— Qu'on ne sache pas à Limonest que nous étions parents, monsieur l'inspecteur! gémissait-elle.

— Ce n'est pas moi qui le dirai. Ainsi, vous le receviez souvent?

— Oh! non. Il n'était pas venu depuis trois mois....

— Explique-toi mieux, dit Hortense. Tu vas faire croire qu'il venait tous les trimestres. Non, monsieur l'inspecteur, il ne nous faisait pas une visite par an. Et encore, c'était bien malgré nous.

— Calmez-vous, mademoiselle, je ne vous reproche rien. Je me renseigne, voilà tout. Je voulais savoir s'il avait pu se procurer une clef.

— Oh! pour cela oui, nous lui en prêtions une quand il logeait ici. Il n'a eu qu'à la faire copier.

— Et peut-être, continua l'inspecteur, avait-il remarqué que vous déchargeant l'une sur l'autre du soin de fermer le verrou intérieur, celui-ci souvent restait ouvert?

— Oh! cela, je ne crois pas, s'écrièrent en même temps les deux sœurs. Tu le fermes bien, Gertrude? Tu le fermes bien, Hortense?

Les deux questions avaient jailli en même temps, l'inspecteur était édifié.

— Voilà une affaire très simple, déclara-t-il.

C'est là une parole qu'il ne faut jamais prononcer, on dit qu'elle porte malheur. La phrase n'était pas terminée, qu'un gendarme s'encadrait dans la porte.

— Une bien triste nouvelle pour vous, mère Dorothée. Votre neveu a été assassiné à Marseille, cette nuit.

CHAPITRE III

LE CRI DANS LA NUIT

Au cours de cette nuit du 9 au 10 mai, la peur n'avait pas régné seulement dans la maison des demoiselles Levalois.

A 300 kilomètres de chez elles, près de Marseille, dans la petite ville d'Aubagne, vivait le père Grégoire. Plus exactement, il ne demeurait pas dans la ville; et bien que sa ferme ressortît à cette commune, elle se trouvait hors de l'agglomération, en pleine campagne.

Le vieux père Antoine y aurait vécu parfaitement heureux, parmi ses terres suffisamment fertiles, s'il n'avait pas eu le souci de sa porcherie, ou, comme on dit toujours en cette région, de ses « cochonniers ». Ce n'était pas le travail qui l'inquiétait, si pénible qu'il fût. L'élevage des truies, en effet, est chose plus difficile que les citadins ne l'imaginent. Si l'on ne veut pas que des portées soient perdues, il faut, surtout lorsque la bête est grosse, isoler les petits, qu'elle pourrait écraser; on les place dans une caisse, d'où on les extrait,

052.3106

NOËL VINDRY

Mr ALLOU, JUGE D'INSTRUCTION

Ouvrages déjà parus:

1. **LA BÊTE HURLANTE**
2. **L'ARMOIRE AUX POISONS**
3. **LE COLLIER DE SANG**
4. **LE CRI DES MOUETTES**
5. **LE DOUBLE ALIBI**

Ouvrage à paraître:

6. **MASQUES NOIRS** *(le 1er février)*

Chacun de ces volumes, sous couverture spéciale. . 12 fr.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre